

LETTRES
ARTS
VIE ARTISTIQUE

LYON S'AMUSE

THÉÂTRE
SPORT
VIE MONDAINE

Paul de CHANDIEU
RÉDACTEUR EN CHEF

Journal Littéraire, Politique, Mondain, Satirique et Théâtral
PARAISANT TOUS LES JEUDIS

Georges AUBERT
DIRECTEUR

Suis le lion qui ne mords point
Si non quand l'ennemi me point

LETTRES ET CORRESPONDANCE
Boîte: rue d'Amboise, 2
LYON

ABONNEMENTS
Lyon (un an) 10 fr. | Départements (un an) 12 fr.
On reçoit les abonnements de Trois et Six mois
VENTE EN GROS: Chez M. ÉVRARD, rue des Archers, 17.

LES ANNONCES ET RÉCLAMES SONT REÇUES
LYON. Agence FOURNIER, rue Comfot, 14.
GRENOBLE. id. Passage Teissière.
ST-ÉTIENNE. id. 6, rue Sainte-Catherine.
PARIS. Agence HAVAS, 8, place de la Bourse.

LA VIE AMOUREUSE

LE FÉTICHE

A peine rentrée, madame de Belvélice, toute rose sous la voilette d'avoir si vite monté l'escalier, ne retira pas ses gants, ne prit point le temps d'ôter son chapeau, repoussa d'un petit pied qui s'impatiente la pelisse de loutre glissée de ses épaules, courut à la cheminée, sonna quatre fois à décrocher le cordon, et dit à sa femme de chambre stupéfaite:

— Comment t'y prendrais-tu, toi, pour voler une pièce d'or?

Rosette eut tout de suite des coquelicots aux joues! Il est certain qu'une telle question, à brûle-pourpoint, a de quoi alarmer la plus irréprochable soubrette.

— Oh! madame, pouvez-vous croire?...

— Bon! qui songe à toi, petite sotte, et crois-tu que je sois d'humeur à te quereller? J'ai bien d'autres soucis! C'est de moi seule qu'il s'agit, hélas! et c'est un conseil que je te demande.

Madame de Belvélice allait et venait par la chambre, dans le trouble affairé d'une souris qui trotte, et telle était sa préoccupation qu'elle ne pensait pas même à se regarder, en passant, dans la haute glace inclinée où elle se serait vue si jolie cependant avec ses yeux bruns allumés d'inquiétude, avec sa fine lèvre plus rose d'être mordue — avec tout son air mignon de poupée en colère.

— Oui, une pièce d'or — cinq francs, dix francs ou vingt francs; on me laisse le choix.

— Il faut que je dérobe une pièce d'or, moi, comme un pick-pocket! J'ai des billets de banque dans tous mes tiroirs, des diamants dans tous mes coffrets. Lorsque j'étends le bras sans prendre garde, je casse des bibelots, dont le moins précieux a coûté des sommes énormes; et, si je voulais encore plus de billets de banque, encore plus de diamants, et des bibelots plus rares encore, je pourrais les avoir tout de suite, puisque M. de Belvélice a le bon goût d'être huit ou dix fois millionnaire! N'importe! il faut que je me résigne à voler un peu de menue monnaie, comme une pauvre femme qui n'aurait pas mangé depuis quatre ou cinq jours!

Rosette levait les bras au plafond, dans la conviction que sa maîtresse, passablement extravagante à l'ordinaire, était devenue folle tout à fait. Mais madame de Belvélice, bien au contraire, avait toute sa raison, n'avait jamais été aussi raisonnable. En quelques mots, elle expliqua la chose. Depuis trois mois, la folie du jeu la possédait; non pas qu'elle fut le moins du monde à gagner, ni qu'elle éprouvât à perdre ce déboire cupide qui réclame des revanche. Elle ne se souciait guère, comme on pense, de quelques sommes de plus ou de moins! et, véritablement, après cinq mille louis laissés sur le tapis vert de Monte-Carlo, elle n'aurait pas eu un sourire de moins, si, enfin, la persistance de la chance contraire ne l'eût agacée, comme un manque de courtoisie de la part du hasard. La roulette se conduisait de la façon la plus impertinente! Il était intolérable que la Noire et la Rouge montrassent de telles désobéissances aux désirs qu'elle daignait avoir; et, pour ce qui était des numéros, ils devaient avoir fait la gageure de se moquer d'elle. Elle en voulait surtout au numéro 32, qui, depuis trois semaines, n'avait pas consenti à sortir une seule fois! De sorte que, parvenue au dernier degré de l'exaspération, elle avait pris une grande résolution. Elle était revenue à Paris pour consulter sa somnambule — une somnambule extraordinairement lucide, qui ne se trompe jamais! — et l'infaillible devinresse, endormie d'un sommeil évident, avait rendu cet oracle: « Que la mauvaise chance serait vaincue le jour où madame de Belvélice

mettrait sur le numéro 32, en plein — cinq francs, dix francs, vingt francs, n'importe — une pièce d'or volée par madame de Belvélice elle-même! Tu vois, petite Rosette, que c'est tout à fait sérieux; et, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen de déjouer l'ironie du sort, je me résigne à l'employer. Mais comment faire? C'est une chose bien épouvantable, et bien difficile. Conseille-moi. As-tu quelque idée? Allons! parle, Rosette, dis.

Rosette est de ces personnes qui ont pour principe de ne montrer, en aucun cas, un attachement démesuré aux règles de la morale. Elle convint immédiatement qu'il fallait suivre le conseil de la sorcière; il ne s'agissait plus que de combiner un petit vol, bien subtil, bien aisé, sans aucun péril de scandale.

— Si madame allait passer la journée chez sa mère, elle trouverait peut-être dans quelque armoire entr'ouverte...

— Eh! petite, la somnambule a spécifié que la pièce d'or ne devait pas être dérobée à une personne de ma famille.

— Autre chose! M. de Puyroche, dès qu'il saura votre retour, ne manquera pas de vous faire visite. Vous pourriez, sous n'importe quel prétexte, jouer avec son portemonnaie...

— Hélas! Rosette, la somnambule prend le mot « famille » dans un sens singulièrement étendu.

— Diantre! Ceci augmente fort les difficultés; et je ne vois pas du tout comment nous sortirions d'embarras. A moins que, ajouta Rosette après un peu de rêverie, à moins que madame...

— Elle s'interrompt, n'osant achever.

— Tu as une idée! Dis-la vite. Va, ne crains rien. Je suis résolue aux dernières extrémités.

— Eh bien, alors, écoutez-moi. Madame ne sait peut-être pas qu'un jeune homme, depuis le dernier terme, loge au cinquième étage de la maison? Sa chambre, précisément, est tout à côté de ma chambre.

— Comment veux-tu que je sache?...

— Un très jeune homme, fort joli garçon, poli, l'air distingué. Peut-être un étudiant, ou quelque employé de ministère. Je puis assurer à madame qu'il est tout à fait bien.

— Vous semblez en parler en connaissance de cause... mademoiselle.

— Oh! que madame n'aille pas s'imaginer des choses qui ne sont pas! Il me salue quand je le rencontre dans l'escalier, voilà tout, et, le soir, pour rentrer chez lui, il faut bien qu'il passe devant ma porte.

— Qui reste ouverte?

— Quelquefois, par hasard.

— Enfin, où en veux-tu venir?

— Madame ne devine pas encore? Comme tous les hommes, mon voisin doit avoir l'habitude, avant de se coucher, de vider ses poches sur une table, près de son lit.

— Que d'expérience vous avez, Rosette!

— Où en serions-nous, si je n'en avais pas? Il est donc très probable qu'il y a, la nuit, sur sa table, de la menue monnaie d'argent et quelques petites pièces d'or.

— Mais ce que tu me proposes est tout à fait horrible! Mais je ne m'y résoudrai jamais! Comment? je m'introduirais, moi, dans l'ombre, à tâtons, dans la chambre d'un inconnu, pour le voler! Car c'est là ton idée, j'imagine?

— Qui en a une meilleure, la dise! Aucun obstacle, d'ailleurs, et aucun danger sérieux. Mon voisin ne ferme jamais sa porte...

— D'où savez-vous cela, je vous prie?

— ...Souffle sa bougie, dès qu'il est couché...

— Assez, mademoiselle!

— ...Et s'endort d'un sommeil si profond...

— Que même votre visite ne le réveille pas tout de suite! Assez, vous dis-je. Veuillez m'épargner de telles confidences, et ap-

prenez que je ne suis pas femme à jamais commettre l'extraordinaire énormité que vous a passé par la tête!

L'aventure nocturne allait s'achever sans encombre. Le plus adroit voleur n'eût pas fait moins de bruit en poussant la porte entr'ouverte, n'eût pas marché d'un pas plus sourd dans la chambre obscure, n'eût pas pris sur la table, d'une main plus légère, la menue monnaie éparses — qu'un billet de banque remplaça — n'eût pas retrouvé son chemin dans l'ombre plus silencieusement. Déjà la rêdouse nocturne se retirait, triomphante, lorsqu'une voix s'écria, dans un sur-saut de réveil: « Bonsoir, Rosette! » pendant que deux bras vigoureux — de ces bras qui ne lâchent plus dès qu'ils ont étreint — enlacèrent madame de Belvélice, dont un très long baiser étouffa le cri d'épouvante. Situation périlleuse entre toutes! Car, enfin, pour une personne soucieuse de sa bonne renommée, il y a lieu d'hésiter entre l'extrémité d'être surprise en flagrant délit de larcin et celle de tenir nuitamment la place d'une soubrette sans vertu; et une telle hésitation a de quoi entraver singulièrement la bonne volonté de la résistance.

Le dernier jour de la semaine suivante, madame de Belvélice entra, pleine de fureur, chez la somnambule extraordinairement lucide! Trompée, elle avait été trompée. C'est en vain qu'elle avait mis sur le numéro 32, en plein, la pièce d'or dérobée, le fétiche: le 32 n'était pas sorti; et la mauvaise chance, plus ironiquement que jamais, s'était acharnée contre la joueuse. Voilà ce que lui avait valu sa foi dans l'absurde oracle! Mais il ne fallait pas croire que les choses se passeraient de la sorte. Elle dénoncerait la fausse prophétesse, elle révélerait les artifices et les mensonges! Comment! elle s'était introduite, la nuit, chez un inconnu; elle avait couru le plus effrayant des dangers; peut-être même n'y avait-elle pas échappé entièrement — car, dans sa colère, elle avouait tout — et elle ne tirerait point vengeance!...

Un instant troublée, la somnambule ne tarda pas à reprendre ses esprits; ce fut avec une gravité sereine qu'elle répondit, lentement:

— Grâce à Dieu, l'oracle est infaillible! Je vous avais dit de voler le fétiche, madame, et non de le gagner.

Catulle Mendès.

CHRISTINE NILSSON

Les Lyonnais qui ont entendu, il y a peu de temps, M<sup>me</sup> Christine Nilsson au théâtre Bellecour, ne liront point sans intérêt les lignes suivantes données sur la diva par le Gaulois:

Hier a eu lieu le second mariage de Christine Nilsson, veuve de M. Rouzeaud, avec notre ancien collaborateur Angelo Villejo, comte de Miranda.

On affirme que la grande chanteuse renonce, à cette occasion, à la gloire et aux profits du théâtre, qui lui a donné toutes les satisfactions de fortune et de succès que puissent rêver la femme et l'artiste.

Elle s'arrache aux bras de ses admirateurs, en pleine gloire, pour devenir comtesse. Quel radieux couronnement d'une carrière de triomphe et de prospérité!

Mais, aussi, quels admirables débuts!

Ce fut une belle et inoubliable soirée que celle du 24 octobre 1864, où le public acclama, comme étoile de première grandeur, une toute jeune fille, presque un enfant d'aspect.

M. Carvalho donnait, au théâtre Lyrique, la première représentation de *Violetta*, trauction française de la déjà célèbre *Traviata* de Verdi.

Mais il s'agissait bien, ce jour-là, de l'opéra inspiré par la *Dame aux Camélias*. Tout disparaissait, même le chef-d'œuvre du maître italien, devant cette révélation foudroyante d'une grande cantatrice.

Et le lendemain, et les lundis suivants, il ne fut, il ne pouvait être question, dans les journaux, que de Christine Nilsson.

On se racontait, avec force commentaires élogieux, les péripéties de ce triomphe sans précédents: les bravos, les rappels, l'émoussissement causé par la merveilleuse virtuosité de la chanteuse; le charme de cet organe exceptionnel; l'impression qu'avait produite son étrange beauté de blonde Scandinave;

la sensation douloureuse causée à toute une salle frémissante par son agonie finale de grande tragédienne lyrique, et enfin la Patti donnant à tous l'exemple de l'enthousiasme en jetant d'une avant-scène son bouquet à la nouvelle Violetta.

Il fallut naturellement à tous force détails biographiques sur la diva suédoise.

Son enfance de petite paysanne quittant les rudes travaux des champs pour courir les fêtes en chantant et en raclant du violon; la façon dont elle avait été recueillie, puis élevée par de riches familles, la protection de Victor Massé, ses études de chant avec Wartel père: tout cela fut publié plutôt dix fois qu'une, à une époque où cependant l'information théâtrale n'avait pas encore pris l'importance qu'elle devait prendre plus tard.

Commencée avec un tel éclat, cette incomparable carrière artistique devait se soutenir sans l'ombre d'une défaillance pendant plus de vingt années.

Ce que l'on ne sait pas, malgré la grande publicité accordée aux moindres faits de cette existence féérique, c'est que, avant de faire entendre son premier *fa surluquin* au Lyrique, Christine avait été pensionnaire du théâtre impérial de Vienne. Heureusement pour Paris, son directeur (ce même Morelli qui, plus tard, devait la payer 7,000 fr. par soirée) regretta de l'avoir engagée à 1,000 fr. par mois pour cinq ans. Elle put résilier pour traiter avec M. Carvalho qui, plus avisé, se hâta de la produire, d'abord dans *Violetta*, puis dans la *Flûte enchantée*, où elle se joua des vertigineuses difficultés vocales du rôle de la Reine de la nuit.

Maurice Strakosch raconte, dans ses *Souvenirs d'un impresario*, que Nilsson fit encaisser, en deux tournées américaines (1870-71), plus de six millions, sur lequel il lui revint, pour sa part, environ un quart des recettes.

Il est vrai qu'elle se prodiguait avec une vaillance sans pareille, chantant non-seulement son répertoire du Théâtre Lyrique et sa création de l'Opéra, l'Opérette d'*Hamlet*, mais encore Marguerite, Juliette, Mireille, de Gounod, le grand répertoire de Meyerbeer, et le *Lohengrin* de Wagner.

Seule, la Patti eut, dans le Nouveau-Monde, le prestige souverain de la Nilsson, dont l'arrivée, dans certaines villes, était signalée par cent un coups de canon.

Ces marches triomphales, qu'elle dut renouveler souvent de l'autre côté de l'Atlantique, n'étaient pourtant pas exemptes de fâcheuses contre-parties.

Un jour, Desbarrolles avait lu dans la jolie main de la diva que les seuls ennemis de son existence lui viendraient par des fous ou des incendies.

Le fou le plus néfaste, hélas! lui fut ce malheureux Rouzeaud, auquel ses pertes du krach firent perdre d'autant plus facilement la raison qu'il était, sous ce point de vue, sous l'influence d'une terrible hérédité.

A New-York, Christine Nilsson fut persécutée par un fou qui, se prenant pour Faust, la poursuivait en s'écriant: « Embrasse-moi, Marguerite! »

Même cas, à peu près, à Chicago, où elle perdit, de plus, une centaine de mille francs par suite de l'incendie de la ville, qui fut reconstruite loin des terrains qu'elle y possédait.

A Boston, plus tard, les flammes lui détruisirent un million de propriétés. L'artiste était assurée, il est vrai... mais à une compagnie américaine, qui oublia totalement de la rembourser.

Il est vrai qu'avec son beau talent et sa voix — une voix d'or s'il en fut — la triomphante Nilsson avait bientôt réparé les désastres du krach, des vols et des incendies.

Elle restait toujours assez riche pour faire le bien, et le faisait en véritable grande dame.

On voit que, si elle quitte le théâtre, ce n'est pas sans avoir noblement répété son rôle de véritable comtesse.

LES DEMOISELLES DU MAJOR

— Cependant, mon colonel...

— Allons donc, Monsieur Triadol! c'est toujours la même antienne... L'inspection générale approche et vous ne vous occupez de rien... Vous ne vérifiez pas une seule paperasse... La comptabilité du régiment est ridiculement tenue. Que diable! on fait son service ou on s'en va! Je ne connais que ça, moi!

Et le colonel continuait sa semonce exaspérée, dans la vaste cour de la caserne où les sergents-majors attendaient l'heure du rapport. Il s'arrêtait, croisait les bras, hurtaient de machinales poussées les pierrailles éparses sur le sol craquelé par l'accablant chaleur de juillet, marchait d'une traînante allure de flânerie, scandait ses paroles de gestes saccadés. Le pauvre major Triadol l'écoutait tranquillement, balbutiait des bouts de phrases banales, ne trouvant rien à répondre dans sa gorge desséchée. Il n'osait essayer les larges gouttes de sueur qui coulaient le long de ses joues pâteuses. Derrière eux, leurs ombres dansaient comiquement une sarabande drôle, arrondissant encore la silhouette paisible et les contours alourdis du major, caricaturant la mimique rageuse du colonel en un sautellement de marionnette mécanique. Et, tandis que l'autre s'égoillait et se déhanchait, Triadol, très calme, regardait à la dérobée le cadran morné de l'horloge. Il pensait à sa petite maison du faubourg Sainte-Croix, avec son jardin plein de tournesols en fleur et la rivière qui frissonnait tout près, derrière les arbres, figée dans une paresse heureuse, rayée de chalandes comme un canal de vieille ville flamande. Il se voyait, les pieds dans ses pantoufles, débraillé, la tunique déboutonnée, feuilletant ses chers bouquins, noircissant des cahiers, de savantes équations, d'épures informes qu'il recommençait ainsi qu'un écuyer. Qu'on était bien là! Les persiennes entre-closes repandaient à travers la chambre un demi-jour blond:

— une lumière de convalescent d'une douceur endormante. Des bouffées de vent imprégnaient l'atmosphère chaude de toute la fraîcheur des eaux effleurées, de l'odeur des herbes qui flambaient sous le ciel embrasé. Il entendait ses filles qui étudiaient au piano une sonate à quatre mains. Ne pouvait-on pas le laisser vivre en paix et donner des signatures sans contrôle? Et depuis les années qu'il usait son corps à toutes les besognes commandées, n'avait-il pas le droit de prendre enfin quelque repos?

Aussi, chaque matin, avant le rapport, la même scène recommençait, comme ces invariables farces de Guignol, où Polichinelle bâtonne le commissaire. Et les soldats disaient à mi-voix: — V'là la foire d'empoigne qui repique! Le gros père n'est rien à la noce!

Le major Triadol n'avait plus en effet qu'une ambition au cœur, qu'un désir immense, douloureux, dont l'irréalisation le torturait péniblement. Il chérissait ses deux filles d'une adoration infiniment bonne. Elles étaient tout pour lui. Elles lui apparaissaient belles à miracle, ces jumelles pareillement laides, avec leurs yeux de porcelaine incolore, leurs bandeaux fades collés au front comme des étoupes mouillées, leurs nez longs, leurs lèvres flasques, sans dessin, qui semblaient mortes et closes aux baisers d'amour et leurs formes anguleuses telles que les tiges minces des plantes bâtievement poussées dans l'ombre. Il eût consenti à casser des cailloux sur les grandes routes afin qu'elles fussent heureuses. Il ne souhaitait qu'une chose: — les marier à d'honnêtes gens qui les aimeraient et les remplaceraient. Mais la mère était morte sans laisser un sou. Il ne possédait que ses appointements de commandant. Et, bien qu'il se privât des moindres distractions, qu'il ne mit jamais les pieds au café, et qu'il eût même cessé de fumer, les économies mensuelles n'étaient pas lourdes. La dot des demoiselles Triadol restait dérisoire et n'atteignait seulement pas le maigre chiffre des dots réglementaires que l'Etat exige dans les mariages d'officiers. Alors, le père tourmenté par son idée fixe, désolé de voir les années s'ajouter inflexiblement au nombre, avait, comme tant d'autres déshérités, qui cherchent à dépouiller la pierre par l'astrophile, rêvé une invention merveilleuse qui l'enrichirait, qui lui permettrait de donner à ses chères enfants des poignées d'or. Il se remit aux études oubliées avec une frénésie malade. Il veillait des nuits entières, compulsant les algèbres et la mécanique, copiant les machines, comparant les forces utilisées, absorbé par les découvertes fabuleuses d'Edison. Il verrouillait sa porte pour ne pas être dérangé par les plantons. Les secrétaires signaient les paperasses administratives. Ils dépouillaient la correspondance. Ils répandaient aux lettres et rédigeaient les rapports. Le major poursuivait, sans se décourager, l'œuvre qu'il avait entreprise. Il rayonnait, croyant enfin avoir gagné sa difficile partie. Il avait commencé les plans d'une énorme machine agricole, une *laboureuse*, à vapeur, qui, par un système ingénieux, pouvait être transformée, le temps des moissons venu, en *ballouse*. Il songeait à acheter un brevet. Et pendant les repas, il expliquait son idée à ses filles, leur communiquait sa belle confiance, sa joie revenue et toutes ses imaginations enthousiastes.

— Vous verrez, vous verrez, radotait-il. Nous allons être très riches, très riches, mes bonnes chéries. Vous épouserez des Crésus. Les prétendants feront queue à notre porte!

Et, les coudes sur la table, il arrangeait son existence future, comme si toutes les fermes de Beauce avaient acquis la fameuse machine agricole. Il achèterait la maison, il agrandirait les pièces pour y recevoir les deux ménages et la ribambelle de petits qui s'augmenterait chaque année. Le jardin serait planté à sa guise. Un jet d'eau et des rocailles au milieu et des espaliers d'abricots accrochés aux murs. Il retournerait faire sa partie de jaquet au café, comme autrefois. Et il reprenait, la figure éclairée d'un sourire bonhomme:

— Quand nous aurons le sac, et ça ne tardera pas, Mesdemoiselles... Mais les essais que Triadol tentait avortaient piteusement. Les difficultés augmentaient. Il ne parvenait pas à construire sa machine. Les plans demeuraient incomplets, inutiles. Et il se serait encore la courtoisie, afin que ses deux filles eussent de jolies robes, des chapeaux à la mode, des gants à cinq boutons pour aller au bal; qu'à la musique les dimanches, sur le cours, leurs toilettes fussent remarquées. Elles avaient une maîtresse de piano. Elles étaient abonnées à un journal de modes. Lui se refusait tout. Il était chaussé de bottes éculées, trouées aux semelles comme des savates de pauvre. Son unique paire d'épaulettes semblait avoir été décrochée à l'enseigne d'un fripier. Ses pantalons étaient rapiécés. Ses tuniques râpées luisaient de reflets sales. Cependant il ne se plaignait jamais. Il se dévouait simplement, ne voyant pas d'autre but dans sa vie monotone. Puis, une année, ses notes d'inspection furent tellement mauvaises, sa comptabilité fourmilla de tant d'erreurs; que, sans bonjour ni bonsoir, d'un trait de plume, on le mit à la retraite d'office. Il supplia vainement. On le renvoya sans pitié à ses inventions. Et, sentant son énergie décroître, ses vaillants espoirs s'éteindre, Triadol lutta de plus belle. Il dépensa ses forces et son intelligence dans ce combat farouche où il ne pouvait arracher à la science ses mystérieux se-

crets. Il ne voulait pas se résigner à reconnaître son impuissance, à laisser s'écrouler son rêve consolateur. La douleur creusait sa plaie profonde dans son corps. Les mois qui s'effaçaient au calendrier redoublaient ses angoisses. Maintenant, il voyait la laideur de ses filles. Il pressentait l'avenir, au jour où brutalement la mort le coucherait entre quatre planches de sapin. Qu'allaient-elles devenir, laides, sans dot, habituées à ce faux luxe bourgeois qui fêle les cervelles? Elles se plaignaient du matin au soir. Elles étaient revêches, injustes, déjà maniaques. Elles accablaient de reproches le malheureux. Et, brisé, ne croyant plus à rien, lassé de la science, des illusions menteuses, des affections vaines, Triadol s'engourdit peu à peu comme en un sommeil d'enfance. Il ne reconnaissait personne. Il ne se levait plus de son fauteuil, immobile, les yeux écarquillés, les traits attentifs, comme s'il eût gardé dans sa cervelle éteinte la furtive et dernière lueur d'un rêve envolé.

Les deux demoiselles trônent maintenant au comptoir du café militaire avec des roses artificielles au corsage et une pointe de fard aux joues. Et, lorsque leurs regards se posent sur les jeunes sous-lieutenants qui emplissent la salle d'une tapageuse gaieté, on dirait des médianes qui, devant une vitrine de pâtisseries, reluquent avidement les gâteaux dorés où leurs dents blanches morraient d'un si large appétit.

RENÉ MAIZEROT.

NOUVELLES DU BAGNE

Un correspondant de Nouméa adresse à l'Intransigeant les renseignements suivants sur la situation actuelle de quelques célébrités criminelles actuellement détenus au bagne de l'Île Nou.

Nos lecteurs y liront avec intérêt ces détails sur ces quelques héros de la cour d'assises du Rhône :

Le docteur Estachy, condamné l'année dernière à cinq ans de travaux forcés par la cour d'assises de Vaucluse, pour avoir envenimé des grives empoisonnées à un de ses confrères, vient d'obtenir une place d'écrivain ;

Le pharmacien Fenayrou a obtenu une concession de terre et vit tranquillement avec son épouse, la douce Gabrielle, en faisant cultiver ses terres par les condamnés libérés ; sa condamnation aux travaux forcés à perpétuité a été réduite à vingt ans ;

Pel, l'horloger de Montreuil, est infirmier ; Le fameux notaire Mary Cliquot (de Périgueux), qui, comme auteur dramatique, a obtenu un certain succès sur différents théâtres de Paris, est en prévention de conseil de guerre pour faux en écritures ;

Large, le meurtrier de la rue de Marseille, à Lyon, condamné il y a deux ans par la cour d'assises du Rhône, est parti dans la Brousse pour défricher la terre après avoir subi de nombreuses punitions pour faits graves ;

Gréillon qui a eu son heure de célébrité dans le monde du sport à Lyon sous le nom de Walton et qui, aux assises du Rhône, avait promis à son avocat de se trouver à un an de date dans un des grands cafés de Lyon, où il avait été arrêté, a vu l'exécution de sa promesse entravée par deux jugements du conseil de guerre pour tentative d'évasion. Avec ses vingt ans, quinze ans de plus à l'acte, qu'il a. Jamais il ne les fera. Il est méconnaissable, vêtu, pas de souliers aux pieds, vareuse et pantalons déchirés ; en un mot, le vrai type du forçat risqué-tout.

Le malheureux Cuyvet, enfin, condamné pour délits de presse, est toujours interné. Il ne sort jamais du pénitencier de la Grande-Terre. C'est un garçon bien tranquille, qui inspire à tous le plus grand intérêt.

Mort d'une jeune Fille

Nous avons appris hier la mort de la jeune fille mêlée intimement au procès d'Horta. Le souvenir de cette malheureuse affaire est encore présent à toutes les mémoires, la situation pénible qu'elle a jetée au sein d'une famille honorable est trop respectable pour que nous insistions.

On sait d'ailleurs comment ce jeune homme poursuivant de ses assiduités une jeune fille qu'il aimait en était arrivé à commettre un meurtre. La cour d'assises a jugé, inclinons-nous. Pendant toute la durée des débats qui ont passionné si

vivement le public, bien des regards se portaient sur la jeune Joséphine M..., l'héroïne involontaire de ce drame.

Nous avons été frappé de l'attitude de cette pauvre fille qui devait, sans doute, horriblement souffrir, comme on peut facilement le comprendre.

Depuis, le triste souvenir de ce moment a dû bien des fois assaillir péniblement sa mémoire et troubler son sommeil.

La mort a clos à jamais pour elle ce douloureux épisode de sa vie. G. A.

SEMAINE THÉÂTRALE

L'événement de la semaine est la reprise au Grand-Théâtre d'Hamlet. Malgré quelques fautes, la représentation a été bonne. Il ne faut pas trop en vouloir aux interprètes, effectuant, pour ainsi dire, un premier début. Ne donnait-on pas, en effet, la première d'Hamlet?

M<sup>lle</sup> Verheyden, la charmante Violetta de la semaine dernière, a chanté avec beaucoup de goût et joué en vraie comédienne le rôle d'Ophélie. Nous avons pu admirer la souplesse de talent de cette artiste, aussi excellente dans l'opéra-comique que dans le drame lyrique. M. Albert a été rappelé dans son grand air du deuxième acte, qu'il a dû bisser. M<sup>lle</sup> Fidès et M. Lourette, ce dernier en dépit de quelques faiblesses, se sont partagés les applaudissements du public.

Le succès le plus franc est sans conteste au ballet. Le corps tout entier a été irréprochable ; il ne nous a pas offert quelques-uns de ces entrechats malencontreux ou de ces faux départs dont il est parfois individuellement si prodige. Le parterre, ému et touché, en a retenu (qui le croirait!) ses pst! pst! coutumiers et facétieux. Hors de critique, Mesdames Riganti et Sampietro, nos deux admirables ballerines. Aussi deux énormes bouquets ont-ils salué leur légèreté et leur grâce, deux énormes bouquets... officiels, disait-on au foyer?

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

La Comtesse Sarah.

Pressés par la copie nous ne dirons aujourd'hui que quelques mots de la nouvelle comédie donnée par les Célestins, nous réservant de revenir plus longuement dans notre prochaine chronique sur cette première.

Nous n'entreprendrons pas de raconter l'œuvre de Ohnet, chacun l'a lue et chacun a pu s'en faire une idée juste ; à notre avis M. Ohnet a fait sa route en écrivant cette comédie. Le roman était faible et enfantin et ne pouvait donner sujet qu'à une comédie impossible à la scène et qu'une interprétation même hors-ligne, ne pouvait sauver ; c'est ce qui est arrivé à Paris et c'est ce qui va arriver chez nous.

Nous ne nous trompons pas en disant que M. Regnier se relèverait, dans un rôle sérieux, de son échec de Françoise, c'est ce qui est arrivé dans le comte de Canaleilles, qu'il a composé d'une façon très intéressante et jouée de même, aux applaudissements d'une salle entière. M. Mercier force un peu son colonel Merlot, qu'il n'oublie pas que le Raviolot a fait son temps et qu'il commence à devenir bien ennuyeux. M. Frey joue un rôle beaucoup trop lourd pour lui. M. Howey est bien incolore. M<sup>lle</sup> Andral-Leclerc a malheureusement un rôle bien court. M<sup>lle</sup> Melcy possède un tempérament, mais n'est pas encore familiarisée avec son personnage et ne le possède pas encore assez!

A quelques détails sur l'interprétation particulière et plus approfondis, et terminons en félicitant la Direction pour la mise en scène qui est très soignée.

THÉÂTRE-BELLECOUR

Direction E. Simon. — Prochainement deux représentations extraordinaires avec le concours de M. Coquelin aîné, de la Comédie-Française, Chamillac, comédie en cinq actes, de M. Octave Feuillet, de l'Académie Française. M. Coquelin aîné jouera Chamillac qu'il a créé à Paris. Don César de Bazan, drame en cinq actes de MM. D'Ennery et Dumanoir. M. Coquelin aîné jouera le rôle de Don César.

PATRIE

C'est mardi prochain qu'aura lieu au Grand-Théâtre la première de Patrie. Cette représentation sera donnée au bénéfice de l'Œuvre des Fourneaux de la Presse. Presque toutes les places sont retenues d'avance. Un grand nombre de toilettes ont été commandées à cette occasion. Ce sera une première à sensation. A mardi, au Grand-Théâtre.

ÉCHOS DES QUAIS ET DES RUES

Dans les cercles où l'on potine, autour des tables du cabaret à la mode ; on se raconte et l'on commente avec force arguments la vente forcée et prochaine d'un superbe mobilier.

Cet ameublement est composé de merveilles artistiques et de meubles de grande valeur ; il orne un appartement situé rue de la Préf..., dont les croisées de la pièce principale ont vue sur l'un des fleuves qui baignent notre ville, il est occupé par M<sup>lle</sup> Andrée B..., plus connue sous le nom de M<sup>lle</sup> Ni...

Cette vente se fait à la requête de créanciers impatients parmi lesquels se trouvent un bijoutier dont la facture s'élève au léger chiffre de 95,000 fr. environ (excusez du peu). Un procès engagé à propos de cette petite note entre le fournisseur et sa débitrice aurait été perdu par cette dernière.

Les petites dames dont la jalousie excite parfois la haine en jubilent déjà, racontent cette catastrophe avec de croustillants détails et se préparent à assister au défilé des enchères où s'en iront ces merveilles : Entre autres, un superbe tableau de grande dimension, Vénus Amphitrite, dû au pinceau de Domer, une autre toile de Léon Cogniet, estimée à Paris 25,000 fr., récemment restaurée par le conservateur du Musée de Lyon ; un lit en chêne sculpté et doré, avec complet ameublement de chambre à coucher du même style, riche ameublement de salle à manger et de salon, un cabinet à toilette avec accessoires complets ; baignoires, cuvettes, service de brosse, le tout en argent massif marqué au chiffre de la propriétaire actuelle, ayant coûté cinquante mille francs, une collection de bronzes signés des plus grands noms de l'art français, un service argenterie valant 65,000 fr., plus une foule d'objets, de bijoux et d'autres meubles de prix qu'il serait trop long d'énumérer.

Enfin, pour en finir cette vente fait grand bruit dans le monde où l'on s'amuse en raison de son importance. Pour nous qui n'ajoutons point toujours foi aux nouvelles lancées par les petites bouches qui savent aussi bien mordre que baiser, nous donnons cet écho sous toute réserve.

L'habit noir et l'habit de visite.

L'habit noir subit quelques modifications : les basques sont un peu moins longues.

Le gilet blanc se porte de plus en plus, mais seulement au bal et au théâtre.

Pour les visites intimes du soir, on essaie d'acclimater une tenue anglaise déjà essayée aux eaux l'an dernier : pantalon noir, veston à revers en soie, se portant déboutonné et laissant apercevoir un gilet blanc ouvert.

Les brasseries de femmes à Paris.

On sait que le préfet de police fait exercer, à l'égard de certaines brasseries où servent des femmes travesties, une surveillance spéciale, et qu'il vient d'interdire les travestissements licencieux.

Ces mesures de garantie pour la morale publique s'imposaient vraiment par les excès honteux qui se commettent dans certains de ces établissements parisiens.

Hier encore, le parquet a ordonné des poursuites pour outrage public à la pudeur contre une fille L..., servant dans une brasserie voisine du Sénat.

D'après l'enquête du commissaire de police du quartier, cette femme a trouvé amusant d'attirer dans l'établissement un petit musicien ambulancier

agé de douze ans et de se livrer sur lui à un attentat honteux, en présence de plusieurs consommateurs.

A l'occasion du bal de la Mi-Carême, il se prépare de nouveaux costumes chez les couturières à la mode.

On nous dit merveille d'une jolie toilette que nous admirerons ensemble, samedi prochain, au bal Bellecour et qui sera portée par une fort jolie brune, dont le portrait est identique à la belle gravure qui orne l'édition de luxe de la Dame aux Camélias.

C'est une perle algérienne ! Son nom : Emma.

Autour des bocks.

Jadis la brasserie était un piédestal, ou mieux, un marchepied qui permettait aux demoiselles de la sacoche d'enjamber la roue et de prendre place dans le char de Cythère. Aujourd'hui les choses ont un peu changées, le service de Gambirinus n'offre plus le même avantage. Le vieux Dieu semble avoir perdu toutes relations avec Vénus.

Où sont les renommées d'antan ? On entre en brasserie et on y reste ou on en sort sans éclat. Ces demoiselles même font des enfants et vivent en petites bourgeoises avec des petits jeunes imberbes qui jouent au conjugo comme père et mère.

L'une d'elles, assez connue de la jeunesse lyonnaise, Maria Moderne, pour ne pas la nommer, après avoir déposé son fardeau s'apprête à filer avec un de ces jeunes étourneaux qui devancent l'âge où l'on épouse pour se coller.

Puisque nous sommes autour des bocks, deux mots sur cette jeune espagnole dont s'est enrichi le Télégraphe depuis un mois environ.

On a brodé autour d'elle un roman dont il est difficile de démêler les fils, c'est, dit-on, la fille d'un médecin espagnol, professeur dans une Faculté de la péninsule hispanique ; toute jeune, elle fut enlevée à sa famille qui n'a reçu d'elle d'autre souvenir qu'une charmante fille fort jolie puisqu'elle ressemble à sa mère.

Le monde de la sacoche a été ému, ces derniers jours, par une tentative de suicide. Lucie A..., qu'un violent chagrin d'amour, datant de longue date pourtant depuis longtemps, a voulu, comme Ophélie, demander à l'onde qui coule sous les arches un remède à ses maux.

Les journaux quotidiens ont raconté comment le bras d'un brave jeune homme avait prévenu à temps cette malheureuse intention.

Mais, allons, Lucie, il reviendra et n'est point infidèle !... On ne meurt pas d'amour, que diable ! et chassez bien vite ce voile d'argent pâle que le mal d'aimer a tendu sur votre front.

Les nombreux amis de la brune Cloilde apprendront avec plaisir que la plus charmante Hébé que la terre ait portée est actuellement à la Moderne.

Il est difficile, en effet, de rencontrer caractère plus affable et plus riant, et de trouver un cœur plus généreux que celui qui bat sous la poitrine de Clo. Cette docte Clo, que les fidèles de l'hôtel du Lombard ont nommée la Muse du quartier latin ; Clo qui, malgré les soubresauts des batailles du cœur, est restée la plus franche incarnation du plus joyeux éclat de rire qui fut jamais au pays de Bohême.

Toutes mes félicitations au directeur de cet établissement. On fera queue à l'entrée de la Moderne.

Samedi dernier, le bal de Bellecour était très animé. Comme toujours, la farandole obtient un

attrait irrésistible. Toutes ces dames y prennent part. L'une d'elles a fait une chute qui aurait pu être grave, sans la prudence de son cavalier. Berthe Tête-d'Or, pour ne pas la nommer, entraînée par le mouvement, a perdu l'équilibre et sa majestueuse personne a connu, tout au long, le contact des froides dalles de pierre qui font tapis à la salle indienne.

Mais, rassurez vous, il n'y a rien eu de cassé ; tout au plus un petit bleu au-dessus du genou. Un de nos amis, qui s'est assuré de la chose, nous a affirmé que ce ne serait rien. Un petit baiser là dessus, et tout sera dit.

NIGRI.

ÉCHOS DE PARIS

Incident Sarcey-Zola. — Interview avec M. William Busnach. — « Germinal ». — Les Courses et les bookmakers. — Les Officiers au Concours hippique.

Il est extraordinaire, réellement, de voir combien, à Paris, nous nous passionnons pour les querelles littéraires. M. Sarcey et M. Zola en font les frais et défrayent la chronique de ces jours derniers. Attaque de l'un, riposte de l'autre ; réponse du premier, réplique du second.

Donc, M. Sarcey, « le critique intégral », s'emballe au sujet du *Ventre de Paris*. D'après lui, si son ventre personnel était aussi mauvais que celui de M. Zola, il ne digérerait pas tant. Aussi, critique par ci, éreintement par là. Ni les bons procédés, ni les flatteries ne peuvent arrêter sa fureur contre le théâtre moderne, et, ma foi ! c'est à M. Zola à être attrapé. Ce *Ventre de Paris* n'est pas celui qu'il faut à M. Sarcey ; il y a, dans ce ventre, des défauts de structure interne, des vices plus que réhabilitoires ; l'action est sans effet, ou plutôt ne commence qu'au troisième acte, etc., etc., pendant quatre colonnes d'un journal qui a le temps d'imprimer ses récriminations.

Mais, chose curieuse, M. Zola, bien que n'étant pas en cause, se fâche tout rouge. Pourquoi cela ! Ça ne le regarde point. Tout le poids de la critique doit retomber sur M. William Busnach, qui est, en somme, le véritable et seul auteur de la pièce, puisque c'est lui qui l'a appropriée à la scène et qui a tripoté dans le roman comme il l'a voulu.

Aussi, désireux de renseigner mes lecteurs de Lyon, je me suis rendu chez M. Busnach, espérant avoir son opinion sur cette affaire.

Je chasse des gants d'un jaune tout conjugal et vais frapper chez notre excellent dramaturge. Je sonne, la bonne m'ouvre ; un petit chien me vole dessus et signale ma présence au maître de la maison. On m'introduit dans un salon rempli d'une foule de bibelots fixés sur des meubles anciens, plein de statues, de mille et mille objets et ornements arabes et japonais entourant le portrait du maître. Dans un coin, un divan recouvert d'un tapis de Perse à fond jaune, disposé dans une clarté indécente : c'est le reposoir de M. Busnach. Petit, gros, court, rond, au physique... Position : homme de lettres, et vautre sur son sofa en gaillard qui sent que son ventre est un ventre d'importance et a besoin de mille égards. Autrement, la connaissance la plus charmante que vous puissiez faire, l'homme le plus affable et le plus accueillant du monde. Il flaire un interview ; mais paraît aussitôt s'y prêter à la fois avec la meilleure grâce du monde et un calme tout oriental.

Je ne cache, du reste, point mes intentions auscultatrices, et lui demande ce qu'il pense de la polémique Zola-Sarcey, à propos du *Ventre de Paris*.

— Vous m'étonnez ! Que se passe-t-il donc ? Je n'ai connaissance de rien.

— Je lui explique l'affaire en deux mots.

— Alors, ce bon Sarcey me foudroie ?

— Mais non, mais non ; c'est à M. Zola qu'il en veut. Il lui reproche les fautes échappées par mégarde à une plume vagabonde. Il lui reproche la lenteur d'action du *Ventre de Paris* et beaucoup d'autres choses. Il y avait longtemps que cela devait éclater, et c'en est fait aujourd'hui : les adversaires sont aux prises. Quant à vous,

LA BOUCHE DE MADAME X.

PAR ADOLPHE BELOT.

(Suite)

De temps en temps, lorsque la valse était moins rapide, le mouvement plus lent, je reprenais mes esprits et je la regardais. Une contraction nerveuse plissait son front ; son regard noyé errait dans le vide ; ses narines frémissaient ; de ses lèvres toujours entr'ouvertes, rouges, humides, sortait un souffle qui me brûlait. Plus sensuelle, plus désirable qu'elle ne l'avait jamais été, cette bouche m'attirait ; mais, en même temps, son sourire m'effrayait. Comme autrefois, je le trouvais hautain, dédaigneux. Il me paraissait avoir aussi une expression moqueuse, railleuse. Il semblait dire : « On ne te craint pas, on peut s'abandonner à toi sans danger, on te connaît ! »

La valse terminée, je reconduisis M<sup>lle</sup> de X... à sa place. Aucune parole n'avait été échangée entre nous.

XXI

De la femme, je passai au mari, ou plutôt ce fut lui qui s'empara de moi, m'entraîna dans le salon voisin, et familier déjà, m'appelant son cher ami, le verbe haut, gesticulant, bruyant, se mit à me parler de Paris.

— Je le connais à fond, me disait-il, pour y avoir passé plusieurs années avant mon mariage. Eh bien ! je le dis carrément, malgré mon amour pour le Midi, c'est la seule ville du monde où l'on puisse s'amuser.

Rédu de provoquer ses confidences, je répondis avec vivacité :

— Nous avons, en effet, de très belles promenades dans le jour, et, le soir, des spectacles très variés.

— Si ce n'était que cela, fit le comte. Vous avez bien autre chose.

— Quoi donc ?

— Des femmes ravissantes, mon cher, comme on n'en trouve nulle part, pas même à Toulouse ; des femmes extraordinaires, le dessus du panier.

— Pour vous, homme marié, ce panier contient le fruit défendu.

— Défendu, je le veux bien ; mais, par cela même, plus savoureux.

— Qu'en savez-vous ? Vous n'y goûtez pas, j'imagine.

— Non, sans doute, fit-il mollement, sans conviction, comme s'il ne tenait pas à me persuader, mais je vis dans le passé, dans mes souvenirs. J'en ai rapporté de bons, et je crois en avoir laissé d'excellents. Oui, excellents ; je n'y ai pas grand mérite, ajouta-t-il avec une soudaine modestie, car vous ne gâtez pas les femmes, vous autres Parisiens. Si vous les invitez à souper, vous leur servez un petit ordinaire, un ou deux plats, tandis qu'avec nous il y a plusieurs services, sans compter les entremets.

Il s'arrêta pour rire bruyamment de cette plaisanterie qu'il trouvait du meilleur goût.

Je le laissais s'épanouir, puis je lui dis :

— Est-ce que vous êtes tous comme cela, dans le Midi ?

— Non ; quelques-uns seulement, fit-il en caressant sa barbe.

Je commençais à connaître mon homme. Il aurait pu tirer vanité de sa grande fortune, de son nom, de son titre. Il n'y songeait pas, et se montrait, à ce sujet, des plus modestes, pour mieux mettre en relief ses avantages physiques. Il n'estimait que sa belle structure, ses muscles, sa barbe et ses cheveux à la Samson avait

Dalila. Suivant une expression vulgaire, mais qui peint bien ma pensée, il posait pour le mâle. Ces types sont assez communs dans le Midi. On y prise fort la beauté masculine, peut-être parce qu'elle s'y est mieux conservée que partout ailleurs. On fait tant de cas de la force physique qu'il est question d'édifier de nouvelles arènes pour les combats d'athlètes. Souvent même, on voit sourire dédaigneusement quelque beau garçon à qui l'on parle d'Hercule et de ses douze travaux.

Emporté dans le tourbillon des souvenirs, lancé sur la pente de ses proesses, le comte ne tarissait plus. On aurait dit vraiment que toutes nos Parisiennes, les plus jolies et les plus en renom, s'étaient attendries à sa vue, qu'elles chantaient ses exploits, qu'il les avait toutes englobées dans son robuste amour.

Je saisis un moment où il reprenait haleine pour lui dire :

— J'espère bien que votre femme n'a jamais eu connaissance de ces intrigues, de tous ces succès. Vous avez été discret avec elle.

— Pourquoi l'aurais-je été ? fit-il. J'étais garçon alors, et absolument libre de mes actions.

Il s'était vanté, même auprès de sa femme ! Il fallait qu'il fût bien sûr de lui. Quel homme ! Mon admiration ne fut pas exempte d'un peu de jalousie, car j'ajoutai avec une certaine aigreur :

— Vous êtes bien heureux d'avoir eu tant de bonnes fortunes et dans de si bons lieux. J'en ai été réduit, moi, souvent, à me contenter du menu fretin de la galanterie.

— Eh ! eh ! fit-il, en souriant de toutes ses dents, éclatantes de blancheur sous ses inouïes cheveux noirs, je ne dédaigne pas non plus votre fretin. Il a son prix ; il repose des liaisons mondaines. Je ne vous cacherais pas que je me suis glissé plus d'une fois dans les coulisses des petits théâtres et, si je l'osais, j'avourais même — au fait, pourquoy pas, vous êtes homme à me comprendre — j'avourais franchement que je me

suis parfois compromis dans certains asiles mystérieux, à la mode, comme ceux de Baronne, de Valence et de Lareine.

Je tressaillis. Il connaissait Lareine ! Avait-il poussé le bavardage, l'indiscrétion et l'audace jusqu'à parler d'elle à sa femme ?

Je ne pouvais pas le lui demander. Mais ce nom, qui surgissait tout à coup dans notre entretien, me donna l'idée d'éclaircir un point important, de préciser une date.

Comme il daignait maintenant, après avoir tant parlé de lui, s'occuper de moi, et qu'il se félicitait, en termes toujours chaleureux, d'avoir fait ma connaissance.

— Êtes-vous sûr, lui dis-je, que nous nous voyons aujourd'hui pour la première fois ? Il me semble que je vous ai déjà rencontré quelque part. En vous regardant, je me demandais tout à l'heure si ce n'était pas, l'hiver dernier, dans un grand bal de bienfaisance, donné à l'hôtel Continental. Je m'en souviens parce qu'il a marqué dans ma vie par suite de certaine aventure. Et, tenez, je puis vous en dire exactement la date. C'était le 27 janvier dernier.

J'avais de bonnes raisons pour donner cette date du 27. C'était le 26 janvier que j'avais rencontré mon inconnue chez Lareine.

Il réhéchit un instant et me répondit :

— Vous vous trompez. J'ai eu, en effet, le projet de me rendre au bal dont vous parlez. Mais, le matin du jour où il devait avoir lieu, la comtesse a été prise subitement d'un invincible dégoût de Paris. Elle voulait sans tarder retourner dans le Midi, rentrer chez elle. Comme je ne sais rien lui refuser, j'ai donné l'ordre de faire nos malles et nous sommes partis, par l'express du soir.

— Vous êtes bien certain que ce départ a eu lieu le 27 ?

— Parfaitement certain. J'avais fêté, la veille, certaine Sainte-Paule, une ancienne amie, et le

calendrier au besoin nous dirait que la fête de Sainte-Paule est le 26 janvier.

— Comment ! Vous fêtez ainsi les saintes d'autrefois ?

— Quelques-unes qui ont marqué dans ma vie. J'ai la religion du souvenir.

— Et à quel moment leur apportez-vous vos hommages, leur brûlez-vous votre encens ? Dans la journée, le soir, ou plus tard ?

— Oh ! le soir seulement, mon cher, le soir. J'étais de retour vers minuit à mon hôtel.

— Où la comtesse se morfondait en vous attendant.

— Non pas. Elle était allée au théâtre avec une de ses amies. Je crois même me rappeler qu'elle est rentrée après moi.

L'instruction à laquelle je procédais de mon chef, sans avoir été désigné par le procureur de la République, marchait à grands pas. J'obtenais toutes les informations nécessaires pour mettre la cause en état d'être bientôt jugée. Le témoignage du mari de l'inculpée, était accablant. Au lieu d'invoquer un alibi pour sa femme, il affirmait au contraire d'une façon très nette, sinon la présence de celle-ci dans la maison où le crime avait été commis, du moins la possibilité de se trouver sur les lieux, au jour et à l'heure voulus.

Cette déposition semblait établir aussi que, tourmentée de l'idée qu'elle pourrait se retrouver en face de son complice, que celui-ci essaierait de l'intimider, de se livrer peut-être à un odieux chantage, l'inculpée avait précipitamment quitté Paris et était venue se réfugier dans ses terres.

A ces terribles charges, allait bientôt s'en joindre une autre, fournie encore par le mari. Je m'empressai de la relever contre sa femme, comme doit faire tout bon juge instructeur.

(A suivre.)

M. Sarcey se répand en éloges sur votre compte. Vous êtes, pour lui, un vrai Parisien...

— Très flatté. Et vous allez bien rire de la réclamation qu'il vous fait, de quoi faire salle comble pendant vingt représentations.

— M. Sarcey est quelque peu présomptueux. S'il s'imagine qu'il fait la pluie et le beau temps dans la réussite d'une pièce; qu'il vide à son gré ou remplit, par sa seule appréciation, les poches des directeurs de théâtre, il se trompe étrangement. M. Sarcey a beau disposer du Temps, il ne dispose pas du public, qui est le meilleur juge. On a souvent des lunettes pour ne pas voir clair, et M. Sarcey me paraît croire qu'intellectuellement il n'y voit pas plus que physiquement.

— Moi (à part) : Touché! — (Haut.) Cependant, Monsieur, la presse a une grande influence dans les questions de théâtre.

— Je ne dis pas non, mais pour ma part, je puis vous assurer que j'ai le plus profond mépris pour les journaux et les journalistes. Je ne lis jamais les journaux, mais me tiens en revanche au courant de tout ce qui s'écrit en littérature. Cela même absorbe trop mes moments. Je ne trouve pas un instant pour créer une pièce, seul, et sans données étrangères. C'est là mon plus ferme désir et je vais désormais m'attacher à ce travail.

— Me permettez-vous, Monsieur, une question? Quand pensez-vous que *Germinot*, interdit par la censure, pourra être représenté?

— Mon Dieu, tant que le ministère Goblet subsistera, il est inutile de songer à cette représentation. J'ai, dans le ministère actuel, un adversaire plus puissant que moi, puisqu'il fait agir la censure à sa guise, mais j'espère que mon juge, le public, le moment venu, verra de quel côté se trouve le droit.

Et là dessus, après m'être confondu en remerciements, je pris congé de mon aimable interlocuteur. Je tins à le remercier mille fois de son accueil : on sent à la fois en lui et l'homme du monde et le vrai Parisien, ce qui n'empêche pas que M. William Busnach ne soit turc d'origine, son père était ministre du dernier dey d'Alger. Je passai donc la Porte.

Maintenant, je puis aussi vous raconter ma visite aux courses d'Auteuil. Je vous ai entrepris dans mon dernier courrier de la question des bookmakers. Et bien, ils ont vécu. Jeudi dernier, à Auteuil, pas un piquet, pas une cote. Temps gris et froid. L'hippodrome est envahi par les gardes républicaines, la troupe et les sergents de ville. M. Clément, commissaire aux délégations judiciaires, M. De Lalonde commissaire de police circulent sur la pelouse et peuvent se rendre compte par eux-mêmes du mauvais effet d'un pareil arrêté. Au reste, peu de bruit, quelques sifflets à la première course, rien de plus.

En réalité, l'affaire est vilaine et n'est qu'une affaire de jalousie et de vengeance personnelle. Je me suis laissé dire dans le couloir de la Bourse par quelqu'un de bien renseigné, qu'un groupe influent et disposant de sommes au sein du Conseil municipal, aurait essayé d'intéresser nos édiles à la question, de manière à saisir du droit qu'exerce M. Regimbaum sur les bookmakers. Nos édiles, ignorant ces questions de jeu, ont préféré supprimer toutes tripotages, de sorte que la coterie dont M. Joffrin était avocat a été ruinée. Aussi, plus de paris ouverts, plus de cotes. Quelques rares pièces de cent sous perdues ou gagnées entre particuliers. Un peu plus de filouteries. Mille individus ruinés, jetés sur le pavé, prêts à user de tous les moyens pour se procurer de l'argent, la probabilité de la ruine des sociétés de courses, les pertes considérables des commerçants de toutes sortes, un mécontentement général parmi le monde des joueurs qui, eux, ne génaient personne. C'est ridicule. Du reste, à Lyon, vous en pourriez juger aux courses de juin; il sera fait de même qu'à Paris.

Puisque nous parlons courses, autre nouvelle : les officiers, au concours hippique, ne pourront désormais plus monter en uniforme ni se servir des chevaux de l'Etat. Est-ce bête! pourquoi cela? Voilà un attrait de moins à ces fêtes annuelles que l'on devrait favoriser plutôt que de ruiner peu à peu par de pareilles mesures.

Plus de hussards, plus de dragons ni de cuirassiers à la culotte collante, au dolman étranglé, partant, plus de femmes. Désormais, rien que ces grotesques habits rouges, clowns échappés du cirque Oller, nouveaux Augustes au gibus luisant et montant à cheval pour faire disparaître la graisse que leur octroie la vie conjugale.

Et parlez maintenant de favoriser l'élevage des chevaux en France, votez des fonds à cet effet; votre argent ne fera rien et vous supprimerez tout agrément, tout coup d'œil. Au lieu de ces brillantes réunions de concours, vous n'aurez plus qu'un marché aux chevaux entre maquignons et valets d'écurie.

Rendez nous l'uniforme et vous aurez le succès, car vous aurez la femme.

Joseph SAMUD.

## CHRONIQUE D'AMOUR

### LE BELVÉDÈRE

Etes-vous entré quelquefois, le soir, vers onze heures, au café X...? — Je ne le nomme pas, et pour cause! mais vous devinez peut-être, si j'ajoute qu'il se trouve en plein centre de Lyon, et qu'il est un des trois ou quatre établissements de ce genre, qui ont le privilège d'être fréquentés par la haute finance, la littérature arrivée, les étrangers honorablement connus et les gommeux bien cotés!

Le dessus du panier, quoi! Eh bien, — un peu avant la fermeture des théâtres — vous êtes sûr d'apercevoir chaque jour, au café en question, et toujours à la même table, qui lui est soigneusement réservée, mon ami Ludovic M...

C'est un garçon de vingt-cinq ans environ, aux cheveux aussi bruns que son teint.

L'œil est vif, la bouche sensuelle, et le propriétaire de ce physique n'est rien de moins qu'un écrivain fort goûté du public, doublé du plus aimable compagnon!

Près de lui, vous êtes assuré de voir bientôt se grouper : Emilien S..., la chronique faite homme, l'emporte-pièce animé, la fusée étincelante! qui, depuis cinq ans, pique allégrement, de sa plume acérée et aiguë, tout ce qui passe, miroite et se meut à tous les horizons! Auteur, romancier, chroniqueur, il écrit avec un stylet, qui parfois s'allonge comme une épée.

Grand, large d'épaules, un peu voûté, — comme s'il portait toutes ses satires en bandoulière, — il se dandine, jouant avec sa canne, mordillant sa moustache et promenant autour de lui ses yeux indolents — à l'un desquels semble rivié un monocle sans lequel il n'est pas lui!

Puis Gustave R..., fils d'un haut fonctionnaire, dont il hérita de trois millions — vite fondus! — et qui, après avoir fait de tout — et surtout des folies, s'est échoué dans la littérature, — et se trouvant bien sur ce banc de sable où on l'accueille en confrère, — y reste à lézarder au soleil, grignotant, de-ci de-là, dans les haies de la renommée!

Signe particulier : sans avoir jamais étudié l'astronomie, a toujours eu un faible pour les étoiles.

Enfin, le quatrième partenaire de ces trois célibataires endurcis est Arthur de B..., charmant cavalier ayant doublé la quarantaine, mais toujours jeune, et surtout toujours grand chasseur, buveur et éleveur.

Car Arthur possède, — outre une femme qui lui a apporté une dot majuscule, — la bosse de l'élevage.

Il a une propriété splendide, à deux heures de Lyon, — et y passe dix mois de l'année, donnant tous ses soins à la procréation de toutes sortes d'animaux domestiques, — depuis le cochon d'Inde jusqu'au bœuf, — et remuant, drainant, hersant, ensemençant, sans répit, les innombrables hectares dont se compose son domaine.

Ancien viveur, aimé et très lancé dans le monde où l'on s'amuse, il y a gardé ses relations masculines, et, afin de ne pas s'enterrer complètement dans sa propriété, il a pris l'habitude d'y recevoir, à tour de rôle, tous ses amis d'autrefois.

De cette façon, il transporte Lyon chez lui de la plus égoïste et agréable façon.

Il y a trois semaines, c'était le tour de Ludovic M... et, à peine en wagon, Arthur ne manqua pas, — comme il le fait toujours, — de le barder des plus méticuleuses recommandations.

— Tu comprends, lui dit-il, je vais te présenter à ma femme... et c'est là le hic! — non pas qu'elle soit laide, — au contraire! — Mais je l'avoue avec chagrin, c'est un pousoir à la gaité d'autant! — Une bigote, mon pauvre vieux! passant sa vie aux patronnages! confite en dévotions comme un cédra!... et puis d'un cant odieux! Pas moyen de se déboulonner devant elle!... Au diable les gauloïseries et les bonnes histoires pimantées, qui font sortir le rire à la façon des bouchons du champagne! Il faudra le tenir sur ton pied et un, mon bonhomme, sinon... adieu, paniers!... tu ne reviendras plus!... Tu me pardonnes, dis... et ne t'en fâches pas?

— Bast! fit Ludovic, elle ne sera pas toujours entre nous... Nous nous rattraperons...

— Oui, le matin en chevauchant et courrant mes fermes; et, le soir, en fumant, dans le parc, des trabucos que je te recommande!... Du reste, par bonheur, depuis quelque temps sa sauvagerie augmente et elle n'apparaît guère qu'à l'heure des repas!

— Alors je mangerai comme Gargantua et boirai comme un Templier, — ça m'évitera de dire des sottises.

— Bon, je serai là et nous bavarderons des choses du crû. — Ainsi c'est convenu! de la tenue, de la tenue et encore de la tenue, — voilà le mot d'ordre.

On arriva, et la présentation se fit, avec toutes les formules laudatives en usage.

Ludovic remarqua que M<sup>me</sup> de B... — que son mari appelait Hélène, — était une jolie femme, gracieuse, en dépit des sévérités d'un costume de quakéresso, avec des cheveux superbes, des dents éblouissantes et des cils longs comme le doigt.

Il ne put voir ses yeux, modestement et constamment baissés, — mais, en revanche, il constata que la prude châtelaine avait, sur les lèvres, un duvet brun et doré incompatible avec les religiosités frigoriennes dépeintes par son époux.

— Singularité physiologique, se dit-il.

Du reste, le programme annoncé par Arthur fut rigoureusement observé.

Madame n'apparut guère qu'à table, où la conversation se maintint sur le chapitre anodin et aucunement glissant de la chasse, la pêche, les canalisations, coupes, le labourage à vapeur, et autres aménités agraires! Le reste du temps se passa en promenades, excursions dans les taillis, au milieu de landes défoncées par les chariots et bouleversées par la charrue. Arthur ne fit grâce à son hôte ni d'un buisson, ni d'un fossé — encore moins d'un goret ou d'une génisse! — Il devait tout voir, tout admirer, et le pauvre diable admira et vit tout.

Le septième jour, — aspirant, comme le

Créateur, à un repos bien gagné — il s'enquit de l'heure des trains.

— Tu veux partir déjà? fit de B... — Oui, demain je suis attendu à Lyon. — Eh bien, tu t'en iras par onze heures trente-cinq, je vais en tournée dès l'aube, je reviendrai pour déjeuner et te conduirai à la gare.

Le lendemain matin, sa valise bouclée, avec un soupir de soulagement, Ludovic descendit dans le parc.

Il s'y rencontra avec M<sup>me</sup> de B... charmante en vérité, dans son peignoir de piqué blanc, relevé de nœuds de rubans et de dentelles.

— Oh! se dit-il, est-ce que l'alouette ne chanterait qu'au moment des adieux?

Et, en réalité, l'alouette se faisait mignonne au possible, causant avec abandon, et laissant voir enfin ses larges prunelles noires, profondes, étranges et diamantées de clartés soudaines.

— A propos, fit-elle au bout d'un instant, vous n'avez pas vu notre belvédère?

— Non. — Ah! c'est bien d'Arthur, cela! la seule chose vraiment jolie de la maison; un vrai nid, d'où l'on découvre le plus merveilleux horizon! Venez, il faut que vous l'admirez!

Ludovic suivit la châtelaine, dépensant si bien toute son admiration à contempler la révolution accomplie dans la charmante femme qu'il n'en devait plus rester pour l'observatoire.

On gravit trois étages, puis on se trouva au pied d'un escalier en échelle, conduisant à la salle vitrée, but de l'ascension.

— Je vous montre le chemin, dit M<sup>me</sup> de B..., en s'élançant sur le premier échelon.

Ces échelons étaient fort espacés et il fallait lever haut la jambe, pour aller de l'un à l'autre.

Et Ludovic — qui était en retard de trois marches — fut, tout à coup, aveuglé par le plus adorable et le plus imprévu des panoramas!

M<sup>me</sup> de B... dont la jupe faisait cloche, grâce à l'étroitesse de la cage de l'escalier, — avait oublié de mettre le vêtement rigoureusement indispensable aux écuycères, et Ludovic pouvait voir un pied cambré, suivi d'une cheville coquette, surmontée d'un mollet plein de rondeurs élastiques, que suivait...

Il devint pâle!

M<sup>me</sup> de B... montait lentement et semblait tout essoufflée!

Ludovic avait une horrible palpitation de cœur — qui ne procédait nullement des raideurs de l'échelle...

Quand il arriva au dernier barreau, la tête lui tournait comme s'il eût été gris!

Le belvédère était un délicieux boudoir tout garni de divans bas et de corbeilles de fleurs! Les vitraux de couleurs ne laissaient passer qu'un demi-jour, qui, se mêlant au parfum des plantes, distillait l'ivresse plus vite que le haschich!

— Ah! que c'est haut! exhalait M<sup>me</sup> de B..., en se laissant tomber sur le divan.

Mais elle fut si maladroite, que son corsage, mal boutonné, s'entr'ouvrit et fit apparaître...

Ludovic, rouge, enfiévré, les oreilles pleines de bourdonnements, regardait le paysage et répétait avec acharnement:

— Jolie vue! — très pittoresque!

Le soir au café, Ludovic reprit sa place et narra à Emilien et à Gustave sa stupéfiante surprise du matin.

— Imbécile! lui décocha S... en plein visage; heureusement que c'est mon tour demain...

A huit jours de là, — retour d'Emilien.

— Eh bien? lui demanda Ludovic, as-tu vu le belvédère?

— Pardieu! et étudié les horizons que tu avais si sottement dédaignés!

— Bah!

— Es-tu bête, mon bonhomme! — C'était écrit! — Va, tu es vengé! — et, — sans vanité, avec éclat!... Il s'en souviendra, le belvédère... du passage d'Emilien.

M... avait gardé de la mauvaise humeur de sa déconvenue et, depuis cinq ou six jours, semblait tout morose!

Quand, hier au soir, en s'asseyant près d'Emilien, il vit Gustave, très pâle, entrer à la façon d'un ouragan.

— Voulez-vous être mes témoins? dit l'arrivant à ses deux amis, — je me bats demain avec Arthur!

— Ah! s'écria S..., en pouffant de rire! — il est aussi monté au belvédère.

— Oui! soupira R...; mais j'y suis resté trop longtemps!

### Petites Nouvelles Artistiques

On attend avec impatience l'arrivée à Lyon, de M<sup>me</sup> Amiat qui fera sa rentrée à la Scala. Belliard! Amiat! Quel succès!!!

« La première représentation de *Numa Roumetan* a eu lieu avec un grand succès, devant une salle comble, au théâtre Molière, à Bruxelles. L'œuvre de M. Alphonse Daudet a été très bien interprétée par la troupe de M. Alhaiza. A signaler parmi les artistes : M. Alhaiza dans le rôle de Numa, et M<sup>me</sup> Clarence dans celui de Rosalie. »

**Exposition des Indépendants.** — Ouverte tous les jours, rue Centrale, 21, de 10 heures à 4 heures. Le salon est ouvert au public le lundi, le mardi, le jeudi, le vendredi et le samedi moyennant une rétribution de 0,50 cent. Le dimanche gratuit. Le mercredi, jour réservé, 1 franc. Toute souscription de 10 francs donne droit à une carte d'entrée permanente.

**Exposition des Amis des Arts.** — Ouverte tous les jours, au Palais des Arts, de onze heures à quatre heures. Les lundi, mardi, mercredi et jeudi. Entrée 1 franc; les vendredi et samedi 5 francs, le dimanche entrée gratuite. Il sera remis à tout visiteur, contre paiement de l'entrée, un billet donnant droit au tirage des œuvres acquises par la Société.

M<sup>lle</sup> Gabrielle Krauss a repris hier le rôle d'Aïda dans l'opéra de Verdi.

### Revue des Cirques et Concerts

#### SCALA-BOUFFES

M. Guillet a fait un coup de maître en engageant le couple Belliard, il a eu confiance dans le talent de ces deux artistes et dans les sympathies du public lyonnais à leur égard et il ne s'est pas trompé. Nous avons retrouvé chez ces deux amis toutes ces qualités de finesse, de verve et de diction que nous avions applaudies si souvent et dont nous déplorons l'absence sur nos autres scènes. L'ovation dont ils ont été l'objet à leur rentrée, et qui se renouvelle chaque soir, nous montre, une fois de plus, que le public lyonnais sait se souvenir et qu'il ne ménage pas ses marques de satisfaction et d'estime aux artistes qui ont su les mériter. Pour nous, nous nous sommes associés personnellement à cette manifestation qui nous a profondément touchés et qui a eu pour objet deux gloires de notre scène dramatique.

Nos compliments à MM. Saah, Gombert et à M<sup>lle</sup> Micheline, qui ont été très convenables dans *L'Homme n'est pas parfait* et que le voisinage de deux véritables comédiens semblaient avoir électrisés!

M. Defour a fait une brillante rentrée et son début nous promet une longue suite de belles représentations; M<sup>lle</sup> Delinata et Genève se sont également fait applaudir par les habitués de la Scala, qui continuent à féter MM. Gombert, Duc, Abelly, Saah, M<sup>me</sup> Dorville, Katy, dont le talent se révèle de jour en jour plus grand et plus original.

#### CASINO DES ARTS

La direction a remporté un grand succès avec : *Le beau Dunois*, l'opérette de Chivot et Duru, musique de Lecocq, qu'elle a montée avec un déploiement considérable de figuration et de costumes superbes.

Nous n'entreprendrions pas de raconter l'aventure du malheureux Lahure qui, au moment même où il allait pouvoir remplir auprès de sa femme, la tendre Loysse, les devoirs conjugaux (ce qu'un serment solennel l'avait empêché de faire jusqu'à ce jour), reçoit un ordre du roi l'avisant que son mariage est annulé et que le beau Dunois est nommé pour lui succéder. Nous ne nous arrêterons pas non plus aux amours de la laitière Odette et du majordome Corsican; et nous nous contenterons de signaler les passages les plus saillants de cette gentille partition : C'est d'abord l'ouverture avec son mouvement de marche par les cordes, repris ensemble avec les cuivres et empreint d'un grand caractère, puis les couplets de Loysse sur une agréable phrase de clarinette; ceux de Dunois, auxquels on peut reprocher d'être vulgaires; la scène de tentation, en duo, entre Loysse et Dunois, que nous aimons assez et enfin tout le final, dans lequel on retrouve la note personnelle de l'auteur du *Petit Duc*.

L'interprétation est parfaite et nous n'avons que des éloges à adresser à MM. Freny (Dunois), Min (Lahure), Denneville (Corsican), M<sup>me</sup> Lenoble (Loysse), Revela (Odette), qui s'acquittent de leurs rôles à la satisfaction générale.

Le chanteur populaire Plessis est toujours le favori des galeries qui ne se lassent pas de l'entendre et de l'applaudir dans ses différentes scènes d'imitations.

#### FOLIES-BERGÈRE

Tous les mardis, jeudis, samedis et dimanches, grandes séances de patinage de 2 h. à 5 h. et le soir de 7 h. à 10 h.

Entrée : 1 fr. (paix compris). Les samedis et dimanches, grand bal masqué de 11 h. à 5 h.

OLIVIER DU JALIN.

#### Une Curieuse Statistique!

Savez-vous ce qu'un seul homme peut consommer de sucre en un an?

En prenant pour moyenne janvier et février de cette année, nous trouvons 800 pains pour ces deux mois, soit 4,800 pains pour l'année.

Le pain pesant 12 kil. g. en moyenne, cela donne le poids formidable de 57,600 kilogrammes.

Il faut dire que ce consommateur est le fabricant du Sirop de Vial de Vaise; et ces chiffres montrent la consommation qui s'en fait et prouvent la confiance que le public accorde à ce produit.

C'est qu'en effet tous ceux qui en ont pris ont été soulagés et guéris, et cela se répétant, la consommation en devient chaque jour plus grande.

On sait (car tout le monde peut le vérifier) qu'il n'entre absolument rien de dangereux dans sa composition, aussi peut-on le prendre impunément sans qu'il risque jamais de faire du mal.

Avis aux gens atteints de rhumes, bronchites, catarrhes, ils trouveront le Sirop de Vial de Vaise dans toutes les pharmacies.

#### CARRÉ SYLLABIQUE-DEVINETTE

Ah! mon Dieu! quelle foule, quel — XXXX—XX—XX Serai je assez XX—XX—XX Pour me tirer de là? J'en suis déjà tout XX—XX—XX

Solutions du dernier numéro : Anagramme : MUSER — MÛRES — RÉMUS — SÉMUR.

Ont trouvé les solutions : Deux habités des Jacobins — Miss Henri — Vervaine. — Anna B. — Blenet. — Les trois sœurs E... — L. S. — Un désillusionné de la vie de ce monde. — Eugène G. Un conditionnel.

LE SPHINX.

Le Directeur-Gérant : GEORGES AUBERT

### CAFÉ DES VOLONTAIRES

35, rue Centrale et rue Thomassin  
J.-B. PALLORDET, Propriétaire  
CONSOMMATIONS SUPÉRIEURES  
Déjeuner Américain  
CHAMPAGNE AU VERRE : 0<sup>f</sup>40

## AVIS IMPORTANT

La Maison du **BAT-D'ARGENT**, 9, rue de la République, fournisseur de plusieurs hôtels à Nice, Cannes et Menton, a une grande quantité de Linge confectionné pour compte, à la suite des événements qui viennent de frapper ces villes. Ces marchandises contremandées seront mises en vente à partir de **Lundi 14 Mars**, avec un rabais considérable.

On n'ignore pas combien le linge d'hôtel est de bonne qualité, et, quand on saura que tout le linge sera vendu bien au-dessous du prix coûtant de la toile, toutes les personnes désireuses de faire un bon marché réel s'empresseront d'en profiter.

Cette grande quantité de Marchandises se compose de :

Drapes de maîtres, draps de domestiques, Serviettes de table, Serviettes de toilette, Essuie-mains, Torchons, Tabliers de garçons, Tabliers de chambre, Taies d'oreiller, Couvertures, Couvre-pieds, Rideaux, Tapis, etc.

## SOURDS

qui placez dans vos oreilles des cornets auriculaires acoustiques, microphoniques, typans, tubes artificiels, etc., vous aggravez la surdité et devenez incurables. La surdité est rapidement guérie par la méthode RAMOGNINO qui a obtenu des milliers de cures. Preuves incontestables : viennent d'être guéris, MM. Henri de Mazenod, au Plessis (Seine-et-Marne) d'une surdité de 40 ans; Fourdrignier, Ul., à Etroingt, d'une de 15 ans; Vincent, épicier, à Sotteville-les-Rouen, d'une de 13 ans; Thiriet, A., à Demange-aux-Eaux, d'une de 21 ans; sœur St-Fulgence, supérieure à l'hospice de Buzançais (Indre) vient d'être guérie de surdité, etc. Brochure gratis. Ecrire au Directeur de l'Institut humanitaire des Sourds, à Marseille.

MAISON SPÉCIALE DE

## POSTICHES

Perruques, — Toupets, — Tours Cache-Folies, — Nattes, etc. — Prix très modérés  
Maison ROUSTAN  
63, rue de l'Hôtel-de-Ville, au 1<sup>er</sup>, Lyon

## AU PAPILLON D'OR

5, Rue de la Barre, 5  
Horlogerie, Bijouterie, Joaillerie, Orfèvrerie. — Cette maison se recommande par le grand choix de ses articles, ses prix exceptionnels de bon marché et ses garanties sérieuses. — Spécialité de pièces de commandes. Toutes les réparations sont faites à la maison et garanties. — Diamants et pierres fines au prix du gros.

## A CE SOIR

## Où?... A LA LUXEMBOURGEOISE

### Fabrique de Lingerie et Confections

GROS ET DÉTAIL

## M<sup>me</sup> MAZIRA-BOISSIEUX

19, cours Gambetta, 19

— LYON —

Trousseaux, Layettes, Tissus, Linge de table, Rideaux, Toile, etc.

SPÉCIALITÉ de LINGERIE pour ENFANTS

COMMISSION — EXPORTATION

## Chapellerie de la Concurrence

3.25 AIME MERCURIN 3.25

25, Rue de la Barre, 25

AU COIN DU QUAI

Maison de confiance, se recommande par ses chapeaux de formes nouvelles et de bon goût.

CHAPEAUX souples et confortables... 3.25

CHAPEAUX riches et soie... 7.25

CHAPEAUX de luxe et chapeaux gibus 9.25

ON SE CHARGE des RÉPARATIONS — CHAPEAUX sur COMMANDE

Prière de ne pas confondre les chapeaux que je vends 7 fr. 25 c., qui sont en feutre, avec ceux vendus ailleurs 7 fr. et qui sont en laine.

### Soins et Hygiène de la Peau

## CRÈME FLORENTINE

A LA GLYCÉRINE

Contre Gèrçures, Boutons, Rougeurs, Altérations de l'épiderme

Le Pot : 2 fr. Le Demi Pot : 1 fr. 25

En vente chez tous les Pharmaciens, Coiffeurs et Parfumeurs

Dépôt central : DRÖCCOS à Lyon

24, rue du Plat, 24

## ALCOOL DE MENTHE MITCHAM

RECOMMANDÉ

31, rue de la République et place des Cordeliers, Lyon  
Société anonyme, Capital : 700,000 francs.

# GRAND BAZAR DE LYON

**ENTRÉE LIBRE**  
INSTALLATION de HUIT COMPTOIRS SPÉCIAUX ASSORTIS de MILLIERS d'ARTICLES de TOUTES SORTES aux PRIX SUIVANTS :

Comptoirs N <sup>os</sup>	1	2	3	4	5	6	7	8
Articles à	0'05	0'10	0'25	0'45	0'65	0'95	1'45	1'95

**VENTE**  
absolument  
**AU COMPTANT**  
et à Prix-Fixe

**VENTE**  
absolument  
**AU COMPTANT**  
et à Prix-Fixe

Le Public peut se promener librement dans toutes les galeries du rez-de-chaussée et du premier étage sans acheter et sans crainte d'être importuné par les vendeurs. Tous les articles portent leurs prix marqués en chiffres connus.

**QUINCAILLERIE, ARTICLES DE MÉNAGE, ORNEMENTS**

Falènes — Porcelaines — Cristaux — Verreries  
pièces isolées ou services complets jusqu'à 21  
couverts — Orfèvrerie — Argenterie — Métal  
blanc — Bijouterie — Horlogerie — Bronzes —  
Petits bronzes — Terris cuites — Articles de  
la Chine et du Japon — Armes — Couteillerie —  
Garnitures de cheminées — Devants de Foyers —  
Lustres — Lampes — Appareils de chauffage —  
Batterie de cuisine — Outils — Brosses —  
Balais — Plumeaux — Vannerie — Cages —  
Boussolles — Marqueterie — Articles de voyage —  
Malles — Sacs garnis — Coffrets — Tabletterie —  
Jeux — Éventails — Parfumerie de première  
marque — Brosseries fines — Peignes — Éponges —  
Savons — Bougies — Conservés — Papeterie —  
Articles de bureau et de dessin — Lunetterie —  
Librairie enfantine — Jouets — Vêtements d'en-  
fants — Plantes artificielles — Articles de fumeurs —  
Ustensiles et objets variés à l'infini.

Propriété exclusive **Verre Bayle** en cristal,  
applicable à tous systèmes d'éclairage, augmen-  
tant la lumière de 30 à 40% avec la même con-  
somption, et supprimant fumée et bruit.  
Prix unique le verre : 0,50 centimes. Le pros-  
pectus indiquant calibres et renseignements  
est remis ou envoyé franco sur demande.

**BONNETERIE, TISSUS, LITERIE, ARTICLES DE JARDIN**

Chaussures dans tous les genres — Confections  
et Costumes à bas prix et prix moyens pour Dames  
et Enfants — Jerseys — Jupes — Jupons —  
Tournures — Corsets — Modes et Coiffures —  
Fleurs et Plumes — Lingerie — Rubans —  
Mercerie — Coupes d'étoffes pour robes —  
Coupes de toiles et d'articles de blanc — Mon-  
cloirs de poche — Serviettes — Tableaux —  
Bonneterie — Cravates — Gants — Parapluies —  
Ombrelles — Cannes — Vêtements, Chapeaux et  
Casquettes pour Hommes, et Jeunes gens — Li-  
terie complète — Lits en fer — Lits en bois —  
Somniers — Matelas — Traversins — Oreillers —  
Coussins — Edredons — Couvertures — Ta-  
pis — Nattes de Chine — Sparterie — Sièges et  
Meubles en bois courbé et autres — Meubles de  
fantaisie — Miroiterie — Tableaux — Estampes —  
Gravures — Statuettes — Tableaux relief —  
Sièges de Jardin — Bancs — Tentés — Hamacs —  
Guérites — Jeux — Articles pour hydrothé-  
rapie, gymnastique, pêche, chasse, tir, etc.

Affaire hors ligne de literie composée de :  
1° Un lit fer solide, belle peinture ; intérieur  
1,85x2,80 ; 2° Un sommier à ressorts et angles ;  
3° Un Matelas laine et crin animal ; 4° Un tra-  
versin plumes de chapon. Les 4 pièces : 51 fr.

# A LA FRANCE MODERNE

LYON — Rue Neuve, 25, et Rue de la Bourse, 6 — LYON

## VENTE A CRÉDIT AVEC FACILITÉS SPÉCIALES DE PAIEMENT

La France Moderne, grâce à sa puissante organisation, est la seule Maison qui, jusqu'à ce jour, ait réalisé et mis en pratique le principe de vendre à Crédit aux mêmes prix que les premières maisons de comptant. Elle est donc à même, par conséquent, de prouver que toutes ses marchandises sont offertes aux acheteurs à 15 et 20 %, meilleur marché que dans n'importe quelle maison similaire.

Elle possède, dans ses vastes-Magasins, un assortiment immense de Marchandises de premier choix, provenant directement des meilleures Fabriques françaises, tel que :

**Nouveautés et Hautes Fantaisies, Robes et Costumes, Draperie, Velours, Soieries, Mérinos, Cachemires noirs et fantaisie, Chemiserie, Toilerie, Blanc, Lingerie, Rouennerie, Bonneterie, Ganterie, Confection pour Dames et Fillettes, Rayon spécial pour Deuil et demi-Deuil, Vêtements confectionnés et sur mesure, pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants, Chapellerie, Modes, Chaussures, Parapluies, Ombrelles et En-Cas, Cannes, Horlogerie, Bijouterie, Bronzes, Suspensions, Couverts, Glaces, Literie, Meubles, Pianos, Tapis en tous genres, Ameublements, Couvertures, Matelas, Edredons, Oreillers, Traversins, Voitures d'enfants de tous systèmes, Fourneaux et Appareils de chauffage, armes de luxe et de précision, etc., etc.**

Réparations d'Horlogerie, Bijouterie, Joaillerie, Bronzes, Dorure, Argenture, Nickelage. — Prix exceptionnel de bon marché, Réparations garanties

**CONDITIONS DE VENTE**

Pour 2 francs de versement, on livre pour 15 à 25 francs

— 10 —	— 50 —
— 15 —	— 75 —

**CONDITIONS DE PAIEMENT**

L'achat de 15 et 25 francs se paie 1 fr. par semaine.

— 50 —	— 2 —
— 75 —	— 3 —

L'achat de 100 francs se paie 1 fr. par semaine

— 150 —	— 5 —
— 200 —	— 6 —

Pour les achats supérieurs à 200 francs, on traite de gré à gré avec la Direction.

Effet que vendant aux mêmes prix que les premières Maisons de comptant, les Magasins A LA FRANCE MODERNE, pour prouver la puissance de leur organisation, feront un rabais de 5 0/0 sur tout achat au comptant.

L'entrée des Magasins étant entièrement libre, nous invitons vivement les personnes désireuses d'entrer en relations avec la Maison, à venir se renseigner avant d'acheter.

Expédition franco en province de tout achat au-dessus de 25 francs

Toutes réclamations, échanges, etc., devront être faits dans le délai de 48 heures. — Pour les inscriptions et renseignements, s'adresser aux bureaux, rue de la Bourse, 6, au premier, au-dessus de l'entresol. — Magasins et Bureaux ouverts de huit heures du matin à huit heures du soir, Dimanches et Fêtes, jusqu'à midi. — Toutes les Marchandises sont marquées en chiffres connus.

## BRASSERIE FLAMANDE

RESTAURANT OUVERT TOUTE LA NUIT

### RENAUD J<sup>ne</sup>

10, Rue Jean-de-Tournes, 10  
LYON — Près la place de la République — LYON

Huitres, Écrevisses, Escargots, Terrines de Foie gras

### MALADIES CONTAGIEUSES

Ni Copahu!!! Ni Mercure!!!  
GUÉRISON RADICALE INSTANTANÉE par  
**L'INJECTION BARRAJA**

Vraie infallible, unique au monde  
ET LES  
**BOLS ANTIBLENNORRAGIQUES**  
Au Bol d'Arménie, toniques et dépuratifs

Prix de chaque Produit : 4 fr.  
115, cours Lafayette, Lyon

### M<sup>me</sup> CLAUDIA

Somnambule infallible  
sur maladies, événements de la vie, etc.

Cartes et Lignes de la Main  
PRIX MODÉRÉS — DISCRÉTION

4, rue Centrale, au 3<sup>me</sup>  
PRÈS LA PLACE ST-NIZIER  
CORRESPONDANCE

MAISON FONDÉE EN 1865

## DISTILLERIE DAUPHINOISE

Fabrique de Liqueurs Spéciales

### H<sup>te</sup> GONTARD

Rue Boileau, 141 (près le cours Lafayette, aux Brotteaux)

LES TROIS LIQUEURS GONTARD ET ÉLIXIR VÉGÉTAL (IDENTIQUES)

INVENTEUR :

Prunelle à la fine Champagne, Orange-Liquor, Cordon des Voyageurs, Carême d'Alsace, Charentaise (crème de fine Champagne), Prunelle des Alpes, Eckau Français 0.00 — La Merveilleuse.

BYNN appétitif, fortifiant, au Vin de Grénoche.

SPÉCIALITÉS : Génépi aromatisé des Alpes, Ratafa de cerises, China-China

Ma Prunelle à la Fine champagne, dont je suis l'inventeur, a obtenu à l'Exposition internationale de Nice 1883-84, la seule récompense décernée à cette liqueur.

Seul dépositaire pour la France du KUMMEL IVAN SEMENOFF, de Riga (Russie).

### PURGEZ-VOUS

sans cesser vos occupations, avec la  
**Vanilline Cornet (Déposé)**

Agréable, très douce, facile à prendre, acceptée par les estomacs les plus délicats. Elle chasse la bile, les glaires, purifie le sang. Elle convient à tous les tempéraments. Elle remplace avec avantage les eaux purgatives qui n'ont plus, au dire des médecins, la même vertu qu'autrefois.

On se purge sans bouillon ni tisane, en toutes saisons. On peut sortir, travailler, prendre ses repas sans rien changer à ses habitudes. — Joquet de 2 doses 1 fr. 20, 5 paquets 5 fr., franco contre timbres ou mandat-poste, Cornet, pharmacien, 2, rue Octavio-Mey, Lyon Saint-Paul et principales pharmacies.

### JEUNE DAME

distinguée et intel-  
ligente demande à  
prendre à Lyon la suite d'un commerce pour  
dames. De préférence au centre de la ville.  
Écrire au bureau du journal, 2, r. d'Amboise,  
Lyon.

EN VENTE

## LE CICÉRONE

de l'Étranger à Lyon

CONTENANT LA  
NOMENCLATURE DES RUES, AVEC LEURS TENANTS & ABOUTISSANTS

**INDICATEUR**

Du service des Tramways et omnibus de Lyon et de la banlieue et des Voitures  
extra-muros, Chemins de fer

PRIX : 10 CENTIMES

A l'Agence Victor FOURNIER, rue Confort, 14  
ET CHEZ LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX

Chez tous les Coiffeurs

### LE CAPILLOPHILE

Régénérateur infallible des Cheveux  
et de leur couleur

EMPLOYEZ-LE AVEC CONFIANCE

Si vos cheveux tombent.  
Si vos cheveux grisonnent.  
Si vous avez des pellicules.  
Si vous avez des démangeaisons.  
Si vous voulez faire revenir les  
cheveux tombés.

Si vous voulez avoir une  
chevelure belle, longue,  
soyeuse et abondante.

### MALADIES SECRÈTES

CABINET MÉDICAL  
**MAROLLES**  
DOCTEUR-MÉDECIN  
— Fondé en 1877 —

Traitement spécial des affections secrètes,  
vénéériennes et de matrice. — Cabinet de  
10 heures à midi ; le soir de 7 à 9 heures. —  
Traitement par correspondance.  
Consultations gratuites le samedi soir.

19, rue Cuvier, 19

---

### MAISON D'ACCOUCHEMENT

M<sup>lle</sup> RIBAUCCOURT  
Sage-femme herborigiste de la Faculté  
de médecine de Lyon

Reçoit de 1 h. à 4 heures les Dames qui  
désirent la consulter :

418, cours Lafayette, 418

Les personnes trouveront chez elle tout le  
confortable et tous les soins hygiéniques qui  
leur sont nécessaires, à des prix très modérés.

# CHAPPELLERIE DU MONDE ÉLÉGANT

Ancienne Maison HUGUENET, BOUQUET, Louis POYARD  
FONDÉE EN 1863

## H. PLASSARD, SUCCESSEUR

1, Rue de la Barre, LYON. — 22, Rue Bab-Azoun, ALGER

**CHAPEAUX DE FEUTRE** durs et souples, en toutes nuances (fabrication de la maison). 7 & 11<sup>fr</sup>

**CHAPEAUX DE FEUTRE** durs et souples, en toutes nuances (fabrication parisienne). . . 14<sup>fr</sup>

**CHAPEAUX DE SOIE** derniers modèles de la saison (fabrication de la maison) . . . . . 13<sup>fr</sup>

**CHAPEAUX DE SOIE** derniers modèles de la saison (fabrication parisienne) . . . . . 16 & 18<sup>fr</sup>

Grand assortiment d'ARTICLES POUR CÉRÉMONIES

CHOIX CONSIDÉRABLE DE BONNETS DE VOYAGE ET DE BUREAU, DEPUIS 1 FR. 30

Articles de Chasse et de Voyage, Bains de mer, Casques indiens, Bonnets turcs, Bonnets algériens, Chéchias, Brosserie fine, Nécessaires de Voyage, etc., etc.

## VENTE AU COMPTANT. — PRIX FIXE ABSOLU

NOTA. — Notre Magasin est situé dans la Maison qui fait l'angle de la place Le Viste et de la rue de la Barre

7165 — Lyon, imprimerie Léon DELAROCHE et C<sup>ie</sup>, place de la Charité, 10.